

MICHAEL ROTHBERG*

Interview réalisée par Fransiska LOUWAGIE et Pieter VERMEULEN*

L'HOLOCAUSTE ET L'IMAGINATION COMPARATIVE

Le premier livre de Michael Rothberg, *Traumatic Realism*, qui date de 2000, a abordé les questions de la représentation de l'Holocauste dans une nouvelle et vaste série de domaines. C'est au contact de l'oeuvre de Blanchot et d'Adorno, ainsi que de la culture populaire, que ce livre a illustré une audacieuse articulation de théorie critique d'études culturelles et d'études sur l'Holocauste. Ce travail a permis, au cours de ces deux dernières années, de mettre ces questions déjà présentes antérieurement en relation croissante avec des problèmes et des contextes propres au postcolonialisme; le résultat de cette recherche est le livre intitulé *Multidirectional Memory*, publié durant l'été 2009. M. Rothberg est Professeur Associé d'Anglais et Directeur du « Unit for Criticism and Interpretive Theory » auprès de l'Université de l'Illinois à Urbana-Champaign. Il était membre du groupe de recherche VLAC sur l'avenir de la recherche littéraire concernant la mémoire du désastre (Bruxelles, 2009).

Question: Votre nouveau livre a pour titre *Multidirectional Memory: remembering the Holocaust in the Age of Decolonization*¹. Comment votre concept de mémoire multidirectionnelle se concilie-t-il avec la mémoire de l'Holocauste et l'époque de la décolonisation ?

* Professeur Associé d'Anglais et Directeur du « Unit for Criticism and Interpretive Theory » auprès de l'Université de l'Illinois à Urbana-Champaign.

* Fransiska Louwagie est Chercheuse post- doctorale, Département de Littérature, K.U.L. (Courriel: fransiska.louwagie@kuleuven-kortrijk.be). Pieter Vermeulen est Assistant-Docteur, Département de Littérature, K.U.L. (Courriel: pieter.vermeulen@arts.kuleuven.be)

Michael Rothberg : La notion de mémoire multidirectionnelle a trouvé son origine dans la recherche que j'ai entreprise concernant le rapport entre la mémoire de l'Holocauste et la mémoire d'autres formes de violence extrême. Au début j'ai concentré mon attention sur la mémoire de l'esclavage et du racisme et sur la manière dont ils se rattachaient à la mémoire de l'Holocauste dans l'immédiat après-guerre. À partir de là, j'ai étendu ma recherche à la question du colonialisme et au processus de décolonisation qui était en cours durant les premières années de l'émergence de la mémoire de l'Holocauste. J'ai commencé à réaliser qu'il était assez problématique de penser à ces différentes formes de mémoire comme à des formes de souvenir strictement séparées et autonomes. J'ai trouvé des textes ainsi que des données et des sites commémoratifs dans lesquels ces différentes formes de mémoire semblaient pouvoir dialoguer entre elles, d'une façon telle que cela remettait en question le fait de garder séparées les différentes traditions commémoratives. La multidirectionnalité s'est révélée le moyen de capter cette émergence dialogique des traditions commémoratives en rapport les unes avec les autres.

J'ai découvert que l'un des problèmes résidait dans un préjugé d'après lequel les mémoires sont en quelque sorte en guerre les unes contre les autres et que cette guerre se transforme en une compétition où seul un des camps peut prévaloir. Ce que j'ai vu, au contraire, c'est précisément une interaction productive qui au lieu de diminuer la mémoire, l'augmentait, et c'est cette sorte d'interaction qui m'a amené à inventer le terme de mémoire multidirectionnelle, parce que les mémoires circulent véritablement, rebondissant en un va-et-vient à travers les traditions, les identités et en quelque sorte à travers les périodes historiques et les frontières nationales.

Q : Dans votre description vous semblez vous concentrer sur la période de l'immédiat après-guerre. Nous nous demandons de quelle façon cette période pouvait être en rapport avec ce que votre titre appelle « l'époque de la décolonisation ». Peu nombreux sont ceux qui prétendent que l'époque de la décolonisation est révolue. Quelles pourraient être les limites géographiques et historiques de votre affirmation concernant la mémoire multidirectionnelle ?

M. R. : J'essaie de requalifier une périodisation bien connue – à savoir la période de l'après-guerre – mais sans imposer pour autant une périodisation absolue applicable à tout et partout à l'intérieur de démarcations définitives. Ainsi, il est évident que l'on peut penser à la période de la décolonisation comme ayant pratiquement les mêmes limites que la

période de la colonisation ; le colonialisme provoqua immédiatement une résistance de la part des colonisés. Je pense aussi qu'il existe une période particulière qui va de la fin de la Seconde Guerre mondiale au début des années 1960, au cours de laquelle le processus de décolonisation a connu une forte accélération et où un certain nombre de nouvelles nations ont été fondées et formées, quelquefois au cours des séquelles de la guerre, quelquefois au cours des séquelles de négociations, etc. La guerre a été très impliquée dans l'accélération du processus de décolonisation vu que bon nombre de colonisés ont combattu pendant la guerre, qu'ils ont été utilisés par les puissances coloniales pour combattre le fascisme, et qu'ensuite ils ont dû se dire « attendez un peu : nous nous battons pour la liberté des autres, mais qui pense à *notre* liberté et indépendance ? ! ». La guerre elle-même a stimulé le processus de décolonisation. Mais je suis bien sûr d'accord pour admettre que nous ne vivons pas une époque pleinement post-coloniale, et que c'est pour cela que le processus de décolonisation continue dans le présent, tout comme le besoin d'une décolonisation plus importante dans différents domaines ; dans des territoires particuliers, mais aussi dans les façons de penser et les aspects culturels, ainsi que les idées et les traditions intellectuelles.

Q : Votre livre cite souvent des exemples pris dans le contexte français. Est-ce un choix délibéré ?

M. R. : La France, et le monde francophone en général, est certainement devenue pour moi un terrain de recherche fondamental, sinon le plus important. Je suis parti d'un contexte plus américain. La première pièce de mon puzzle a été l'essai de W.E.B. DuBois sur sa visite des restes du ghetto de Varsovie, c'est-à-dire que je suis parti du point de vue d'un intellectuel afro-américain confrontant l'histoire des Juifs à l'histoire de l'Europe². C'est là mon vrai point de départ, mais il a rapidement évolué vers un contexte francophone. La France émergeait comme un terrain particulièrement dense de multidirectionnalité, en partie à cause de la rapidité avec laquelle elle passa d'une situation d'occupation nazie où coexistaient résistance, collaboration, déportations, etc., et un besoin de s'atteler à la décolonisation – avec d'abord la guerre d'Indochine, et tout de suite après la guerre d'Algérie. En France, il y a une série de caractères semblables vivant ces histoires comme étant en quelque sorte continues – ce qui ne veut pas dire identiques, mais pour ceux qui les ont vécues elles faisaient partie de la même vie. Ceci ne signifie pas que tout le monde avait fourni les mêmes réponses à ces problèmes – les gens avaient souvent répondu de façon diamétralement opposée aux questions soulevées par l'histoire.

Je pense qu'il y a parfois, du moins chez les chercheurs américains, une sorte de monolinguisme de recherche, qui fait qu'ils concentrent leur attention sur des contextes particuliers et sur des traductions particulières de textes, et qu'ils ne vont pas chercher là où ils pourraient trouver d'autres genres d'histoires susceptibles d'exister dans d'autres langues. Le français à lui seul permet déjà d'enrichir considérablement les archives et de trouver des choses qui seraient à l'étroit dans ce modèle américain.

Q: Le sous-titre de votre livre précédent *Traumatic Realism* était *The Demands of Holocaust Representation*. Dans la dernière section de ce livre, vous commentez une nouvelle de Grace Paley, et vous montrez déjà la façon dont la mémoire de l'Holocauste ou la question liée à la représentation de l'Holocauste interagit avec « des vécus historiques qualitativement différents » tels que le SIDA et la situation des réfugiés haïtiens³. Nous nous demandions si déjà à ce moment-là vous ressentiez le besoin de formuler d'autres exigences, ou bien si, depuis l'année 2000, le contexte dans lequel circulent les souvenirs et les représentations de l'Holocauste a changé de façon si radicale que vous vous êtes senti obligé de formuler ces nouvelles revendications ?

M. R.: *Traumatic Realism* était un livre qui s'était réellement penché en grande partie sur des textes réagissant à l'Holocauste et qui dépassaient les genres et les modes; là j'ai essayé de prendre en considération des textes plus philosophiques comme ceux de Adorno ou Blanchot, des textes de témoignages comme ceux de Delbo et Klüger, et également des formes culturelles plus populaires, qu'il s'agisse de *Maus* d'Art Spiegelman, qui se sert de la bande dessinée pour raconter une histoire terriblement sérieuse, ou de *Schindler's List*, ou encore du Holocaust Memorial Museum de Washington. Je dépassais donc les genres et les sources d'information mais je restais en réalité concentré sur l'Holocauste. En même temps, j'espérais et je pensais toujours que ce que j'essayais de faire là pourrait s'appliquer de quelque manière à d'autres histoires; et que le genre de questions soulevées par des gens comme Adorno, Blanchot ou Spiegelman, étaient des questions qui pourraient être également soulevées avec profit, comme bien sûr elles le sont déjà, dans le cadre d'autres histoires.

Pendant que j'écrivais ce livre, deux choses se sont passées qui ont donné une forme à ce que j'avais entrepris de continuer par la suite, et qui est déjà visible dans la conclusion. Au niveau intellectuel, un moment important fut la publication du livre de Paul Gilroy, *The Black Atlantic*, qui dans son dernier chapitre ouvrait son histoire de la production culturelle et

de la résistance de la diaspora des Noirs à une comparaison avec l'expérience, la résistance et la souffrance de la diaspora des Juifs, en accolant des textes réagissant à l'Holocauste, comme les écrits de Primo Levi, à des textes réagissant à l'esclavage et au « Middle Passage », comme les romans de Toni Morrison par exemple⁴. Cela a été vraiment un moment important parce qu'il s'agissait d'un geste qui dépassait les identités, ce qui à l'époque était osé, ou de toute façon sortait de l'ordinaire. À un niveau plus historique, pendant que j'écrivais mon premier livre, des choses se passaient dans le monde, qui étaient des échos évidents de l'histoire dont justement je parlais: à savoir la situation de l'ex-Yougoslavie et la situation au Rwanda, où étaient en cours deux génocides précisément pendant que j'écrivais sur l'Holocauste. J'en étais bien sûr conscient mais à un moment donné, après avoir terminé *Traumatic Realism* ou vers la conclusion de celui-ci, cela me poussa à me poser des questions encore plus graves au sujet de l'Holocauste et d'autres histoires de génocides ainsi que d'autres récits de violence extrême. Une situation particulière à la fois historique et intellectuelle avait fait surgir une exigence de comparaison ou de réflexion comparative.

Q: En ce qui concerne la place de l'Holocauste dans cette mémoire multidirectionnelle, seriez-vous d'accord pour dire que l'Holocauste fonctionne comme un paradigme, ou peut-être une métonymie ou encore une métaphore pour d'autres génocides ? Il est évident que les métaphores peuvent être très persuasives, mais elles risquent aussi de suggérer une fausse transparence, même si les événements résistent à une juxtaposition transparente de ce genre.

M. R.: Je pense que l'Holocauste fonctionne sans aucun doute comme une métaphore et comme un paradigme qui a eu une diffusion plutôt vaste et qui a fourni une sorte de langage permettant aux gens d'exprimer leurs histoires et leurs expériences. Le livre de Daniel Levy et Natan Sznajder sur la globalisation de la mémoire de l'Holocauste décrit bien ce processus⁵. Je ne nierai certainement pas que cela puisse arriver, mais ce que j'ai tenté de faire dans mon livre, c'est de fournir un point de vue différent sur certains de ces processus de diffusion et de métaphorisation. Ce qui me frappe le plus, c'est que dans la plupart de ces débats, c'est toujours l'Holocauste qui fournit le paradigme, l'Holocauste qui possède une sorte de représentation qui permet l'expression d'autres drames historiques, mais je pense que le processus n'est pas si simple que cela, et qu'en fait c'est le processus lui-même qui est multidirectionnel, pour utiliser mes termes. On ne peut pas se demander tout simplement comment l'Holocauste a été diffusé dans le monde et comment il a permis à d'au-

tres drames historiques de s'exprimer à leur tour, il faut également se demander « comment d'autres drames historiques ont aidé à forger la façon dont nous nous référons à l'Holocauste et comment ils ont en fait aidé à donner forme à la diffusion de l'Holocauste lui-même ». Mon argument principal est qu'il s'agit d'un processus bien plus dialogique que celui qui est habituellement décrit tant dans le domaine des chercheurs que dans celui des discours plus populaires.

Q : Dans votre ouvrage, vous mettez l'accent sur le fait que les souvenirs connaissent une vaste diffusion médiatique et ne survivent pas uniquement dans des formes de haut niveau culturel. Cependant, dans *Traumatic Realism*, vous soutenez aussi la pertinence du travail d'Adorno sur la mémoire. Où situeriez-vous le concept de mémoire multidirectionnelle : est-il lié à une culture de haut niveau ou peut-il, en dépit de son origine universitaire, être transféré à un public plus large ?

M. R. : Dans *Traumatic Realism* j'avais affaire à des personnages raffinés des hautes sphères de la culture, comme Adorno et Blanchot, mais j'essayais aussi de les faire dialoguer avec des réponses plus populaires. D'une certaine manière il s'agissait de cette part de réflexion à l'origine de l'idée qu'il faut prendre en considération les différentes exigences qui émergent de la représentation de l'Holocauste. Tout d'abord il y a l'exigence de résoudre la question qui revient toujours sous forme de réflexion personnelle dans les hautes sphères culturelles à savoir les limites de la représentation, mais il y a aussi l'exigence de se pencher précisément sur une forme de diffusion publique ; il s'agit en effet d'histoires qui ne peuvent rester confinées dans les hautes sphères culturelles et académiques, mais qui doivent être abordées – et elles l'ont été en réalité – au sein de la culture populaire et dans les débats publics. Et je peux affirmer avec certitude la même chose sur la réflexion au sujet de la mémoire multidirectionnelle, qui non seulement n'est pas une pensée propre à une élite raffinée mais qui en outre ne devrait jamais l'être. Je pense qu'on peut trouver partout des éléments de multidirectionnalité. Chaque fois que vous ouvrez un journal et que vous lisez un article sur le conflit israélo-palestinien, vous y trouverez des allusions à l'Holocauste, sinon le souvenir effectif de l'Holocauste dans tous les aspects du conflit ; ce sont des signaux qui nous rappellent qu'il est très difficile de penser à des événements historiques comme étant complètement séparés les uns des autres.

Q : Mais considérez-vous la littérature et le cinéma comme des moyens d'expression privilégiés pour la mémoire multidirectionnelle ?

M. R. : Je suis fermement convaincu que le domaine de l'esthétique offre à l'imagination et à l'expérimentation un espace où il devient possible d'imaginer des choses qu'il semble bien plus difficile d'imaginer dans la réalité ; de sorte que des formes relationnelles peuvent être conçues au sein d'espaces esthétiques plus facilement qu'elles ne le seraient dans un cadre politique. Je considère quelques-unes des oeuvres que je commente dans mon livre, par exemple le film de Michael Haneke *Caché*, comme des oeuvres d'art très fortes, porteuses d'une intense provocation et qui poussent les questions au-delà des limites de ce que l'on pourrait exprimer dans un débat plus quotidien. Certaines des questions soulevées par Haneke au sujet de la responsabilité, par exemple, sont des questions qu'il serait difficile d'aborder dans un contexte légal, dans un débat politique, mais justement parce que le domaine de l'esthétique offre un espace partiellement détaché de plusieurs de ces contextes quotidiens, il permet de formuler des questions vraiment difficiles et de suggérer d'une certaine façon comment, face à une violence extrême, une éthique pourrait se révéler, ce qui dans d'autres circonstances ne pourrait pas se faire si aisément.

Donc, d'un côté je pense que quelques-unes de ces oeuvres d'art font des choses que peut-être d'autres genres ou modes de communication ne peuvent pas faire ou ne font pas souvent. Et d'un autre côté, je prends en considération dans mon livre toute une série de textes différents, qui vont des romans et des films jusqu'aux écrits journalistiques, en passant par la peinture, la photographie et les théories ainsi que les polémiques politiques. Et il est souvent difficile de comprendre si un texte est de nature esthétique ou journalistique, par exemple quand Marguerite Duras publie un écrit dans un hebdomadaire. Je pense que bon nombre de textes possèdent non seulement une forte valeur esthétique mais aussi une dimension publique qui est indispensable à leur but. C'est pourquoi je pense qu'il est difficile de rester attaché à une notion d'autonomie esthétique comme lieu privilégié de multidirectionnalité, alors qu'en fait je peux en constater l'émergence dans toutes sortes de situations plus banales ou de formes plus ordinaires d'écriture. Je pense que les lignes de démarcation sont plus ou moins floues entre le haut et le bas, entre les écrits sérieux et les écrits journalistiques, entre ce qui ressemble parfois un peu à de la propagande politique et ce qui en fait peut parfois en être, tout en pouvant offrir simultanément quelque chose qui va au-delà de la simple propagande. Je pense que certains de ces textes apparaissent dans des situations politiques particulièrement pressantes où se manifeste une sorte d'instrumentalisation politique, mais ils ne sont pas de la simple

propagande ; ils sont aussi le reflet d'une façon intéressante de se pencher sur les relations qui peuvent exister entre les événements historiques et les modes de diffusion de la mémoire.

Q : Voyez-vous une émergence de caractéristiques esthétiques particulières au cours des années 1950 et 1960 ou plus tard ?

M. R. : Je vois l'effort des gens de donner forme à une esthétique nouvelle dans le but de s'attaquer à la complexité des drames historiques qui se déroulent autour d'eux. Il est certain que des formes artistiques de témoignage et de documentation sont nées au cours des années 1950 et 1960, et à mon avis elles sont étroitement apparentées à la dynamique multidirectionnelle de la mémoire. À commencer par *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais, le premier documentaire vraiment important sur le système des camps nazis, qui est à la fois une réponse codée à la guerre d'Algérie, pour continuer avec la *Chronique d'un été* de Rouch et Morin, une tentative expérimentale de « cinéma-vérité », qui associa également l'anticolonialisme, la décolonisation et la mémoire de l'Holocauste d'une façon très intéressante et surprenante pour le début des années 1960. Charlotte Delbo, qui a été reconnue récemment, surtout dans le contexte américain, un peu moins dans le contexte français actuel, comme un des écrivains importants sur les camps nazis, et qui pour moi est vraiment l'un des écrivains les plus importants de la période d'après-guerre, s'avère avoir débuté comme un écrivain qui aux yeux du public réagissait à la guerre d'Algérie. Ainsi ces différents événements historiques de l'anticolonialisme et du génocide nazi ont allumé une étincelle chez bon nombre d'écrivains importants et ont servi d'inspiration à une innovation artistique qui a concerné tout particulièrement, mais pas de manière exclusive, les formes documentaires et testimoniales. Une des choses qui m'a surpris et qui s'est présentée plus d'une fois pendant que j'écrivais mon livre est l'inspiration du surréalisme et le fait que certains de ses protagonistes – parmi lesquels Aimé Césaire et Jean Rouch qui ont une importance spéciale pour moi – aient été formés dans le contexte du surréalisme des années 1930 à Paris et aient continué à faire usage de ce qu'ils avaient appris ou développé dans ce contexte pour provoquer des juxtapositions inattendues, exactement du type de celles qui m'intéressent, à savoir celles entre l'Holocauste et le colonialisme.

Q : Une chose encore qui nous a frappés dans votre dernier ouvrage est le fait de mettre constamment l'accent sur le caractère oppositionnel et minoritaire de l'archive que vous construisez. Vous appelez cela une position « minoritaire », vous parlez de « contrepública », vous montrez de

façon très convaincante que le témoin est toujours dans une certaine mesure un étranger. Est-ce là quelque chose d'inhérent à la position du témoin, comme quelque chose de fondamentalement perturbateur pour le *statu quo* ?

M. R. : J'hésiterais probablement à affirmer que le témoin est toujours un personnage perturbateur. Je pense qu'il y a désormais assez d'exemples de travail absolument non perturbateur fourni par des dépositions et témoignages, et je pense que justement maintenant le témoignage de l'Holocauste a été, ou peut être de quelque façon, codifié afin de le rendre beaucoup moins perturbateur de ce qu'il était dans le temps. Je me réfère par exemple aux archives de Spielberg qui, en quelque sorte, s'élèvent à une production de masse de témoignages. Je ne dis pas que cela est sans valeur mais il est certain que cela semble porter un coup bas à la nature perturbatrice du témoignage. Tout risque de devenir familier à un certain moment. La signification du témoin, la signification du témoignage, n'est pas quelque chose de stable qui a été établi une fois pour toutes. Ceci dit, pourquoi mettre l'accent sur tout ce qui est oppositionnel et minoritaire ? Il s'agit en partie d'un problème lié à la façon de se rapporter aux récits principaux et prédominants. Il n'y a aucun doute sur le fait qu'un récit prédominant s'est développé pour décrire l'émergence de la mémoire de l'Holocauste et selon lequel au cours des quinze premières années après la fin de la guerre, les souvenirs restaient pour la plupart dans la sphère privée et du non-dit. Ensuite, à partir d'un certain moment, que l'on fait généralement remonter au procès Eichmann à Jérusalem en 1961, la mémoire de l'Holocauste commence à émerger dans la sphère publique, en grande partie grâce à la présence de témoins oculaires au cours du procès. Là commence une perception de l'Holocauste comme d'un événement historique unique en son genre et du témoin comme un personnage de type particulier : à savoir un dépositaire de la mémoire, un dépositaire de l'histoire. Voilà un récit puissant et je pense que c'est un récit disons correct, même s'il est souvent mis en doute de nombreuses manières. Il capte quelque chose du processus par lequel l'Holocauste s'est transformé en discours public. Ce que je veux affirmer, c'est que pendant ce temps tout le reste continuait : et je me réfère à des choses qui ne rentrent pas dans ce récit, des choses qui existaient avant que l'Holocauste ne soit défini comme un événement de type particulier, des choses qui sont restées après qu'il ait été défini de la sorte, mais qui ne rentrent pas vraiment dans cette narration. C'est dans ce sens qu'elles sont minoritaires, parce qu'elles ne peuvent trouver place dans le récit prédominant et qu'elles ne constituent pas véritablement un récit principal entièrement

nouveau. Ce qu'elles font plutôt, c'est de compliquer et de déranger le récit prédominant. Ainsi, je n'étais pas intéressé à remplacer un critère de représentation de l'Holocauste et de la mémoire de l'Holocauste ainsi qu'un important récit de la mémoire de l'Holocauste par un autre critère ou un autre récit important, mais plutôt d'élargir l'horizon du récit que nous avons déjà, en désignant des choses qu'il a éclipsées et en cherchant si possible des visions alternatives à l'intérieur de ces épisodes secondaires. Je pense qu'il s'agit d'un mouvement quelque peu déconstructif ou du moins c'est ainsi que j'aimerais pouvoir le considérer : jouer la carte de ce qui est secondaire contre ce qui est central mais de manière à ne pas simplement renverser la hiérarchie.

Q : Dans votre introduction, vous parlez de votre projet comme d'« une archéologie de l'imagination comparative ». Pourtant votre projet semble être lui-même le fruit d'une imagination comparative. Est-ce que l'usage du terme « archéologie » cache une stratégie pour éviter toute confusion entre votre propre recherche et l'archive que vous étudiez ? Comme vous le savez, il existe dans les discours concernant l'Holocauste le *topo* du « témoignage en faveur du témoin » – en d'autres mots l'idée que, en qualité de chercheur ou tout simplement de témoin tardif, l'on doit assumer la responsabilité de défendre le témoin dont on parle. Comment prenez-vous votre responsabilité vis-à-vis des témoins que vous présentez ?

M. R. : À vrai dire, c'est là une question très importante pour moi. La locution « archéologie de l'imagination comparative » n'a jamais été conçue dans l'intention de produire un effet de distanciation, parce que – comme vous pouvez bien l'imaginer – j'aimerais me situer moi-même précisément à l'intérieur de cet espace de l'imagination comparative, c'est pourquoi le terme « généalogie » aurait peut-être été mieux choisi. Il s'agit précisément de trouver des ressources, des ressources comparatives qui puissent contribuer à une réflexion comparative dans le présent. Je suis par constitution un comparatiste ; je me suis formé dans la littérature comparée mais même au-delà de cela je me sens mal à l'aise si je dois rester enfermé dans des confins nationaux. Je me retrouve toujours à dépasser des contextes différents, et il est vrai qu'en quelque sorte je trouve ce genre d'inspiration dans les personnages dont je parle dans mon livre. Quant à la question de savoir si cela constitue une sorte de « témoignage en faveur des témoins », expression inspirée par Celan et devenue très fréquente dans le débat sur l'Holocauste : je ne pense pas que j'emploierais cette terminologie, qui transmet un concept très puissant et très important, quand elle est utilisée dans un contexte correct, mais qui parfois me semble un peu trop dévote, et qui place éventuellement le critique dans

une position trop importante. Ce que j'essaie de faire, c'est de ramener en circulation certains de ces textes qui étaient oubliés ou ignorés, parce que j'estime qu'ils ont encore quelque chose à nous dire. Ils représentent des chemins alternatifs et des façons de penser alternatives qu'il vaut la peine de récupérer, justement parce qu'ils ne rentrent pas exactement dans ce que nous nous attendons que l'on dise dans le cadre de la mémoire de l'Holocauste.

Q : Est-ce que votre concept de mémoire multidirectionnelle inclut une comparaison de modèles de souvenance et une analyse des problèmes liés à la transmission dans le contexte de la « postmémoire » ? Ou est-ce plutôt la mémoire multidirectionnelle qui établit et étudie les liens entre les différents drames historiques au niveau des événements ? Et si oui, dans quelle mesure est-ce qu'une approche multidirectionnelle du passé peut induire ou prévenir des instrumentalisation politiques de la mémoire ?

M. R. : La question de la transmission est importante pour moi et elle est abordée spécialement dans le dernier chapitre du livre, où je suggère le fait que la mémoire multidirectionnelle peut compléter de façon importante la notion de postmémoire. La postmémoire, telle que formulée par Hirsch, est un moyen de se rapporter à une dynamique générationnelle de vie dans le sillage d'événements dont on n'a pas eu une expérience directe mais qui ont néanmoins fortement influencé notre vie⁶. Ce que je voudrais ajouter à cela, c'est que le processus de transmission n'est jamais un processus direct mais qu'en fait les processus de transmission sont eux-mêmes souvent multidirectionnels. Ce qui fait que quand des souvenirs ou des histoires sont transmis de génération en génération, cela ne se fait pas sous une forme pure, mais ces souvenirs et ces histoires commencent à être mélangés à d'autres souvenirs et à d'autres histoires. D'une certaine façon la postmémoire est presque nécessairement une forme de mémoire multidirectionnelle parce que dans l'espace qui sépare l'expérience initiale ou le souvenir personnel de la transmission de la mémoire, même à l'intérieur d'un cadre familial intime, d'autres histoires ou souvenirs commencent à circuler.

Un exemple vraiment intéressant que je traite dans mon livre est la post-mémoire d'Octobre 1917, à savoir le massacre de 1961, qui eut lieu à Paris où la police parisienne massacra plus de 200 manifestants algériens pacifiques, allant jusqu'à en jeter certains dans la Seine, et qui compta 11.000 arrestations de personnes envoyées ensuite dans des camps, qui dans certains cas étaient exactement les mêmes espaces où avaient été enfermés les Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Le souvenir de

ce massacre fut rapidement marginalisé en France et même en Algérie, et fut en partie enterré jusqu'à ce qu'il commença à émerger dans les années 1980 et 1990 et dans la première partie du *xxi^e* siècle, souvent à l'instigation des dernières générations : ce furent fréquemment les groupes immigrants de deuxième ou troisième génération qui devinrent les dépositaires de ces événements dont ils n'avaient eux-mêmes pourtant pas d'expérience directe. Mais ce qui est intéressant dans ce processus de transmission, de l'événement à son souvenir tardif ou postmémoire, c'est que souvent il ne s'est pas propagé strictement à travers un contexte familial mais plutôt via les militants anticolonialistes français qui avaient été actifs dans le mouvement contre la guerre, durant la guerre d'Algérie. C'est eux qui ont aidé à encourager la transmission du souvenir à cette deuxième et troisième génération d'immigrants. Cela signifie qu'il s'agit là exactement des mêmes activistes et militants qui étaient déjà en train de formuler un genre de mémoire multidirectionnelle pendant la guerre d'Algérie, parce que leur activité militante durant la guerre dérivait en partie de leurs souvenirs et parfois de postmémoires de la Seconde Guerre mondiale, de l'Holocauste et de l'Occupation nazie. Il existe une transmission du souvenir qui a lieu dans un contexte multidirectionnel, au sein duquel sont en réalité confrontés l'un à l'autre des drames historiques différents et qui donc contribuent ainsi à faire naître le processus de transmission.

Q : Diriez-vous que les finalités de la mémoire multidirectionnelle changent dans le contexte de la postmémoire ? On pourrait affirmer que l'intention de Duras, par exemple, était plus politique que celle des générations postérieures.

M. R. : Je ne sais pas si c'est davantage politique mais il s'agit d'un contexte politique différent : Duras et ses camarades ainsi que collègues faisaient partie de l'opposition qui s'était mobilisée contre la guerre en cours à ce moment, c'était donc une situation de grande urgence et de crise, centrée sur la guerre. Le genre de postmémoire que l'on peut voir émerger dans les années 1980 et 1990, centrée sur Octobre 1917, est également politique et dans certains cas tout aussi urgent, étant donné les liens avec la guerre civile algérienne, drame en cours à ce moment – comme on peut voir par exemple dans le texte de Leïla Sebbar *La Seine était rouge*⁷. Ainsi, je pense que le contexte politique a changé mais je ne suis pas sûr qu'il soit nécessairement moins politique. Il doit y avoir quelque chose qui semble rendre urgent le fait de repêcher un drame du passé, et cela peut être souvent un certain contexte politique, pas nécessairement le contexte d'une guerre ou quoi que ce soit d'aussi immédiat, mais néanmoins une sorte de contexte socio-politique de crise ou une

situation où il existe un besoin tangible de récupération de ces drames et ces souvenirs. Il faut vouloir les récupérer – du moins si on veut les transformer en un processus actif ; la transmission postmémoriale n'est évidemment pas toujours un processus actif et conscient, vu qu'en grande partie elle se déroule tout comme se déroulent d'autres formes de transmission dans une famille – mais quand cela devient un programme de récupération, cela m'apparaît alors comme une réponse à un certain besoin social ou politique.

Q : Un des problèmes de la postmémoire est justement l'impossibilité de retrouver les souvenirs.

M. R. : Oui, et c'est particulièrement évident dans ces textes postcoloniaux de la postmémoire, tout comme dans les textes de postmémoire après l'Holocauste, tels que *Maus* ou *Dora Bruder*, pour citer encore un exemple intéressant tiré du contexte français⁸. Oui, très souvent ces textes de postmémoire sur la transmission sont aussi des textes sur la crise de la transmission et en quelque sorte sur l'impossibilité de la transmission. Et cela est absolument visible dans ces contextes plus multidirectionnels, tout comme cela le serait dans un contexte plus strictement post-Holocauste ou postcolonial.

Q : Votre projet met l'accent sur les moyens par lesquels les souvenirs interagissent et circulent, mais bien sûr il y a toujours aussi des investissements ou des éléments de nos identités qui résistent davantage à ce genre de diffusion et à ce genre d'interaction. Et il est probable que les investissements religieux soient assez paradigmatiques de ce dont nous voulons parler. L'accent que vous mettez sur la diffusion et l'interaction des souvenirs semble transformer votre projet en un projet résolument laïque, dans ce sens qu'il présume que les souvenirs puissent être et désirent être partagés, qu'ils ne puissent pas être revendiqués comme exclusifs ou sacrés mais au contraire qu'ils doivent, dans un certain sens, être profanés. Alors nous nous demandons ce que cela pourrait signifier pour des contextes dans lesquels certains souvenirs refusent d'être partagés, ou se réclament d'une religion ou d'une crypto-religion qui les soustrait véritablement à toute diffusion.

M. R. : Je considère évidemment ces discussions au sujet de la laïcité et de la religion comme étant parmi les plus importantes de nos jours. Et même si j'admets la complexité des questions et de certains problèmes liés à une façon laïque de voir les choses, je pense que vous avez raison et que mon point de vue est effectivement un point de vue laïque, au sens

large, pas seulement dans le sens d'une opposition entre laïcité et religion, mais vraiment dans le sens d'un jugement laïque à la façon de Edward Said, à savoir comme une sorte de critique séculaire et subjective qui ne tient pour sûr aucune forme d'absolu ni d'identité, mais les considère plutôt dans l'optique de choses nécessitant toujours une réflexion critique. Quant à la question de ce qui est sacré, une des forces déterminantes pour moi dans ce projet a sans aucun doute été un point de vue critique sur la sacralisation de l'Holocauste, qui à mon avis a été faite en particulier ces derniers 40-50 ans, depuis le procès Eichmann et l'instauration d'un discours d'unicité. Il y a encore un besoin de penser ces drames comme spécifiques, mais quelque part, chemin faisant, la spécificité s'est transformée en unicité et l'unicité est un élément qui a sacralisé le discours, au point que nous devons penser à l'Holocauste, comme entouré d'un cercle de feu, selon la fameuse phrase de Claude Lanzmann.

Donc, dans ce sens-là, oui c'est bien un projet laïque, qui s'efforce de désacraliser l'Holocauste en le considérant de façon relationnelle, en affirmant que nous pouvons franchir le cercle de feu sans devoir renoncer à la notion de spécificité de l'Holocauste. Nous pouvons très bien penser à l'Holocauste en relation avec d'autres événements historiques sans le banaliser, sans l'universaliser, mais aussi sans le couper de l'histoire humaine pour le reléguer dans un espace sacré où il n'y aurait aucun contact entre celui-ci et d'autres vécus historiques. Je pense qu'il est vrai que les gens tiennent très fort à leurs identités, qu'il s'agisse d'identités religieuses ou d'identités basées sur des facteurs ethniques ou nationaux ou raciaux. C'est probablement inévitable. Ce que j'essaie d'indiquer clairement c'est que, même quand on fait cela, il est probable que l'on définit sa propre identité à l'aide de termes empruntés à autrui, même si on ne le sait pas, même si on n'est pas entièrement conscient. Par conséquent, même lorsqu'à un niveau superficiel il semble y avoir une logique de différenciation et de compétitivité ou même de sacralité dans la formulation, je pense que la perspective laïque veut que l'on aille plus loin pour révéler combien, en dépit des intentions de chacun, les souvenirs, les identités, etc. que l'on tente de définir, sont finalement plus complexes, plus contingents et plus comparatifs que l'on ne l'imagine. Dans mon livre, je pars d'un exemple venant du critique littéraire Walter Benn Michaels, là où il cite un militant musulman noir américain qui affirme: « eh bien, quelques Juifs sont peut-être morts dans l'Holocauste mais notre Holocauste a été bien pire. Vous dites que 6 millions de personnes ont été tuées, ce dont nous doutons, alors que nous avons perdu 600 millions de personnes ». Voici un geste évident de compétition, une tentative d'établir

et d'assurer une identité distincte et dans une certaine mesure sacralisée, mais cette tentative se fait précisément par le biais de la comparaison et précisément par l'emprunt de la rhétorique de l'autre. C'est pourquoi, même au moment de déclarer sa propre différenciation de l'autre, et peut-être de tenter la conquête d'une position en tête de la hiérarchie – qu'il s'agisse d'une hiérarchie de la souffrance ou quoi que ce soit d'autre – il y a une admission implicite et non intentionnelle de sa propre implication dans le drame historique de l'autre. Et je ne pense pas qu'il y ait moyen d'échapper à cette implication.

Q: Le dernier exemple nous ramène aux dangers de la mémoire multidirectionnelle. Vous considérez la mémoire multidirectionnelle comme une base potentielle en faveur de la solidarité, mais comme vous l'avez indiqué, elle peut avoir d'autres effets: nous pensons ici à la banalisation de la spécificité historique dans certains contextes (politiques) ou aussi à la critique que vous portez sur le travail d'Agamben, qui lui aussi présente dans un certain sens une sorte de mémoire multidirectionnelle, étant donné que celle-ci multiplie la présence de l'Holocauste de façon telle que cela devient incontrôlable⁹.

M. R.: Quand une mémoire multidirectionnelle est articulée, de façon consciente ou parfois inconsciente, elle peut servir de base à de nouvelles visions de solidarité et de justice. C'est une possibilité, mais il est certain que ce n'est pas toujours le cas et que cela n'est pas une obligation, et il est certain que parfois c'est le contraire qui peut se passer. Voilà pourquoi il est très tentant de déclarer simplement un moratoire sur les analogies et les comparaisons. Mais ce genre d'analogies et comparaisons, même quand elles ne constituent pas de « bonnes » versions de la mémoire multidirectionnelle, sont symptomatiques des interconnexions entre les événements historiques, et c'est là une chose qui demande à être approfondie. Quant à Agamben, je pense que vous avez raison, il s'agit d'une multidirectionnalité au sens où il y a une universalisation du camp comme paradigme de modernité, et je suis convaincu qu'il s'agit aussi de quelque chose de très problématique. Cependant, je dirais que le travail d'Agamben est insuffisamment multidirectionnel en cela qu'il demeure enfermé dans un cadre de référence très centré sur l'Europe, et c'est cela que je conteste dans mon livre: il mentionne très peu, à mon avis, les contextes coloniaux auxquels on pourrait se référer dans l'effort de trouver l'origine de la généalogie de la forme du camp. Et d'une certaine manière, je pense que Arendt faisait dans *The Origins of Totalitarianism*, un des textes qui a certainement inspiré la réflexion d'Agamben sur la biopolitique, sur le camp et sur un genre de modèle poli-

tique totalitaire, quelque chose qui s'écarte complètement du travail d'Agamben, pour autant que j'aie pu le noter, car elle considèrerait le drame de l'impérialisme et du colonialisme comme partie intégrante de la généalogie du camp et du génocide nazi¹⁰. Elle a choisi pour ce faire, et c'est cela que j'argumente, des moyens qui sont eux aussi profondément problématiques, et qui redessinent certains éléments-clés du discours colonial, en particulier en ce qui concerne l'Afrique et les Africains. Et je pense qu'Agamben ne fait pas cela, je ne pense pas qu'il redessine certains des modèles d'interprétation raciale dans lesquels est tombée Arendt. Ceci dit, Arendt dépassait les confins de l'Europe, ce qu'Agamben ne fait pas à mon avis.

J'accepte que l'on veuille réfléchir aux éléments distinctifs qui différencient des utilisations « meilleures » de la mémoire multidirectionnelle, à savoir des utilisations dans l'intérêt de la solidarité, d'utilisations plus dérangeantes. Je suis justement en train de travailler, dans le sillage de mon livre, à ce problème qui consiste à distinguer l'éthique et la politique des différentes formes de mémoire multidirectionnelle. Je pense que l'une des distinctions est souvent celle qui sépare les formulations qui établissent un contact entre différentes histoires, des formulations qui font se dissoudre des histoires les unes dans les autres, autrement dit des formulations qui vont dans le sens d'une assimilation des histoires susdites. Et les exemples qui m'intéressent et qui ont, d'après moi, la plus grande potentialité de provoquer de nouvelles visions de la justice ou de la solidarité, ne sont pas ceux qui vont dans le sens d'une assimilation ou de l'affirmation que toutes les histoires pourraient se substituer les unes aux autres, mais sont plutôt celles qui créent des constellations d'histoires. D'où l'importance pour moi de Walter Benjamin, qui a pensé à la constellation comme à une union d'éléments hétérogènes qui se transforment l'un l'autre en vertu de leur proximité. Quand on réunit l'Holocauste et le colonialisme, ce n'est pas dans l'idée de réduire l'un à l'autre, mais bien de voir ce qui se passe lorsque nous essayons de penser à l'histoire comme à une proximité entre des processus hétérogènes qui ont eu lieu et qui ont joué un rôle dans la création de notre présent.

Traduit de l'anglais par Benedicte Cavanna et révisé
par Brigitte van Hecke

NOTES

- ¹ Michael Rothberg, *Multidirectional Memory: Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization*, Stanford, Stanford University Press, 2009.
- ² W.E.B. DuBois, « The Negro and the Warsaw Ghetto », in *Jewish Life* (May 1952), p. 14-15. Cf. Michael Rothberg, « W.E.B. DuBois in Warsaw. Holocaust Memory and the Color Line » 1949-1952, in *The Yale Journal of Criticism*, 14.1.2001, p. 169-89.
- ³ Michael Rothberg, *Traumatic Realism. The Demands of Holocaust Representation*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2000, p. 265-73.
- ⁴ Paul Gilroy, *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1993.
- ⁵ Daniel Levy et Natan Sznaider, *The Holocaust and Memory in a Global Age*, traduit par Assenka Oksiloff, Philadelphia, Temple University Press, 2006.
- ⁶ Marianne Hirsch, *Family Frames: Photography, Narrative, and Postmemory*, London, Harvard University Press, 1997; Marianne Hirsch, « The Generation of Postmemory », in *Poetics Today*, 29.1.2008, p. 103-128.
- ⁷ Leïla Sebbar, *La Seine était rouge – Paris, Octobre 1961*, Paris, Thierry Magnier, 1999.
- ⁸ Art Spiegelman, *Maus I & II*, New York, Pantheon, 1992; Patrick Modiano, *Dora Bruder*, Paris, Gallimard, 1997.
- ⁹ Cf. Rothberg, *Multidirectional Memory*, op. cit., p. 62-63; Neil Levi et Michael Rothberg, « Auschwitz and the Remains of Theory. Toward an Ethics of the Borderland », *Symptome*, 11.1-2.2003, p. 23-38.
- ¹⁰ Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, New York, Schocken, 1951.